

## **Evolution démographique anciennes civilisations et nouveaux peuplements**

L'agriculture en Equateur se développe à partir des deux principaux foyers d'origine en Amérique : le secteur mexicain et la zone péruvienne. Les restes macro-botaniques, des résidus phytolithiques dans des récipients, suggèrent que l'activité principale des peuples de la Côte était l'agriculture (Ayala Mora, 1999).

Sur la côte les premiers signes d'agriculture remontent à 4 000 ans avant JC, alors que les premiers échanges entre la Côte, la Région andine et l'Amazonie ont lieu entre 1 800 et 1 200 avant JC. Ils se présentent sous la forme de produits agricoles et des coquillages qui servaient de « monnaie » dans les Andes (Marcos, 1986 ; Larrea, 2006).

### **2.1 Les premiers habitants du secteur**

Les premiers vestiges des habitants de la côte se trouvent être ceux de la culture Valdivia (de - 4 000 à - 2 000), sur laquelle nous disposons d'une référence, une céramique raffinée et dont la diffusion s'est répandue jusqu'à certaines parties des provinces de Manabí, du Guayas et d'El Oro (Marcos, 1988).

#### **2.1.1 La culture Chorrera et le système de crues et de décrues**

Durant la période de l'antiquité qui s'étend environ entre l'année 1500 et 500 avant JC, la culture Chorrera a développé son noyau originel géographique dans l'actuelle province de Los Ríos, sur le site nommé La Chorrera, qui se trouve sur la rive orientale du fleuve Babahoyo.

L'extension culturelle connue à la date d'aujourd'hui est très vaste : Esmeraldas, Manabí, Guayas, Los Ríos, les terres basses de Pichincha (Santo Domingo de los Colorados) et la Vallée du Jubones dans la province d'El Oro, sur la Côte ; dans la Région andine, les environs de Quito, Pichincha, Chimborazo, Cañar et Azuay et par le secteur oriental de cette province cette culture a dépassé les cordillères pour s'enfoncer dans l'immense région amazonienne, expansion probablement due à l'introduction du maïs (Salazar, 1989).

En ce qui concerne l'agriculture, et selon plusieurs auteurs (Estrada, 1980 ; Holm et Crespo, 1980 ; Marcos, 1986), l'agriculture liée au cycle de crue et de décrue des fleuves était un des systèmes possibles à l'époque. Ce système consistait à laisser à découvert les plages et les plaines des fleuves durant l'époque de sécheresse. Cette manière de cultiver consiste à profiter de l'humidité et de la fertilité des sols après que les eaux des crues provoquées par la saison des pluies aient commencé à baisser, puisqu'elles laissent un dépôt de limon riche en nutriments sur les plages et les plaines des fleuves, jusqu'à ce qu'à nouveau une crue se produise à la fin de la saison sèche. Afin d'atteindre leur plus bas niveau les eaux ont besoin de deux à trois mois et cela une fois que les pluies se sont arrêtées, après le début des pluies, elles ont également besoin du même temps pour inonder à nouveau ces terrains. De cette manière le fleuve laisse à découvert ces plages et ces rives formant des bandes parallèles à la superficie de l'eau pour plus ou moins de temps, depuis le lit jusqu'au fond du fleuve. Les rives du fleuve se trouvent à découvert presque toute l'année à l'exception de quelques crues durant certaines saisons où il pleut beaucoup (phénomène d'El Niño), dans cette zone se développe une forêt utile, avec de grands arbres parmi lesquels on sème des arbres fruitiers. La bande de terre qui se trouve juste à côté de la rive est également à découvert et propice à l'agriculture durant à peu près les 8 mois de la saison pendant lesquels on semait de la yuca, la bande la plus proche du fleuve était utilisée pour les cultures du maïs, du tabac, de la patate douce ou du haricot (Marcos, 1986).

### **2.1.2 Les cultures de l'époque formative avec des systèmes d'abattis-brûlis et des systèmes hydrauliques**

Les différentes cultures de la période formative (-500 à 500) auraient développé des modes d'exploitation de leur environnement, incluant la culture sur abattis – brûlis et certaines formes d'irrigation.

Jusqu'à aujourd'hui les fouilles archéologiques ont permis de découvrir des éléments tangibles sur une certaine mise en valeur de l'écosystème grâce à la construction d'infrastructures hydrauliques. Ces cultures profitaient de l'époque de sécheresse pour creuser d'énormes fossés sans système de drainage vers un fleuve ou un estuaire. La terre qu'ils dégageaient de ces fosses permettait de construire des terrepleins. Il s'agit de monticules de terre de diverses formes,

rectangulaires, ronds et irréguliers, connus sur la Côte comme des « camellones » (Marcos, 1995 ; Delgado, 2006).

Ces levées de terre artificielles ont été utilisées pour cultiver notamment le maïs et le manioc, des produits qui n'ont pas besoin de terres inondables. Ces sites ont probablement été utilisés non seulement pour semer mais également pour construire des habitations. Ils cultivaient le manioc, le maïs, le cacao, le coton. Actuellement les paysans et beaucoup de propriétaires utilisent des systèmes de culture d'origine préhispanique comme les terrasses de cultures, les aqueducs et des canaux d'irrigation. De même, même s'il n'existe pas d'éléments historiques qui l'affirment avec certitude, on considère que le système d'abattis-brûlis fut un des plus utilisés de la part de ces deux cultures (Marcos, 1986).

Les preuves archéologiques existantes nous montrent qu'il y a au moins 8 000 ans l'homme équatorien possédait les outils nécessaires pour dégager des clairières dans les bois, dans la mesure où on a trouvé des haches de pierre polies dans le site nommé Las Vegas (péninsule de Santa Elena), où on a également trouvé des preuves de la culture de la Calebasse. Il convient de signaler que lorsque l'homme choisit le système de brûlis comme essentiel pour la production, il a déjà une grande expérience dans l'utilisation des plantes utiles, vraisemblablement à travers la culture sur les plages et les rives des rivières, et grâce à la culture du jardin potager (Marcos, 1986).

Ce groupe humain, installé sur les rives des fleuves tropicaux où il s'alimentait de pêche et sur les plages et les rives desquels il cultivait quelques plantes utiles de la forêt au cours de la saison sèche, avait également une grande tradition dans la modification et la transformation de la pierre grâce à la taille et au polissage qui lui permettaient de faire des outils, notamment la hache. Equipés ainsi, ils commencèrent à couper les arbres du bois qui se trouvaient sur la rive pour construire des habitations plus stables. Dans cette clairière dégagée à côté de l'habitation ils commencèrent également à semer tout un ensemble de plantes utiles.

Le *Conuco* est un système d'abattis-brûlis typique de la région tropicale humide qui représente la forme la plus simple du système de cultures sur les rives décrit antérieurement. Ce système consiste à remplacer certaines espèces végétales par d'autres plus utiles pour l'homme, ce qui est possible grâce à un arrachage et un brûlis sélectifs qui laissent sur pied la plupart de la végétation primaire, afin de semer parmi elle le manioc comme culture principale, la patate douce, la

cacahuète, l'haricot, la papaye, la Calebasse, ainsi que d'autres plantes, ce qui représente un total de plus ou moins 30 espèces différentes. Il est important de signaler que les recherches effectuées en Equateur (Marcos, 1983) ont permis de voir qu'en préparant les sols de cette manière et avant que les plantes ne soient semées, nous avons deux plantes utiles qui poussent de manière spontanée, le balsa et le xanthosome.

Les semis des différents produits qui étaient cultivés avec le système du *conuco*, font que le sol soit moins utilisé et il est enrichi par les feuilles qui tombent de la végétation primaire qui n'a pas été coupée. Ce système ne permet pas un dessèchement et un durcissement du sol, et donc il n'est pas nécessaire d'utiliser la hache de pierre pour les travaux agricoles, l'homme n'a besoin que d'un bâton pour semer.

#### Albarradas et camellones

Nous trouvons sur la côte équatorienne plusieurs systèmes hydrauliques d'origine précoloniale (albarradas o jagüeyes<sup>15</sup>, camellones- terres surélevées<sup>16</sup>). Le début de leur utilisation se situe il y a plus ou moins 3 800 ans, mais ils furent adaptés à des conditions environnementales régionales différentes. En ce qui concerne les bandes de terres, les « camellones », on les utilisait pour gérer les excès d'eau en hiver et on utilisait les haies pour surmonter leur rareté cyclique (Marcos, 1995 ; 2004 ; 2006 ; Delgado, 2006).

Il s'agit dans les deux cas de constructions dont la fonction principale était de rendre plus facile pour les agriculteurs précoces les semences aussi bien au cours des inondations provoquées par l'hiver, que pour obtenir une deuxième récolte en été. Il a également été prouvé que c'était des systèmes maintenus de manière périodique afin d'améliorer ainsi la fertilité des sols (Delgado, 2006).

---

<sup>15</sup> On a trouvé des systèmes traditionnels hydrauliques connus comme haies qu'on peut définir d'une manière générale comme des étangs ronds artificiels ou des réservoirs d'eau artificiels. Ces constructions hydrauliques qui ont des murs de terre bien définis existent sous plusieurs formes (circulaires, semi-circulaires ou allongés). Ils se remplissent avec un lent processus de recueil de l'eau de pluie qui provient d'un écoulement à partir de terrepleins proches ou avec de l'eau de petites rivières qui se forment pendant la saison des pluies.

<sup>16</sup> Une autre sorte de structure hydraulique, dans les zones de forêt tropicale humide avec des terrains marécageux et parfois une présence de marais, qui est destiné à la gestion de l'eau sont les « camellones », les élévations de terre.

### **2.1.3 Les Incas sur la Côte équatorienne**

Lorsque les premiers espagnols parvinrent sur la côte équatorienne, les Incas avaient déjà conquis le nord du Pérou et le Tahuantinsuyo avait atteint sa plus grande extension avec la conquête des Andes au nord de l'actuel Equateur.

La durée totale de la présence Inca en Equateur fut de 60 à 70 ans. Naturellement les Incas connaissaient l'existence des cultures de la Côte équatorienne et également de celles qui s'épanouissaient de l'autre côté des Andes, dans la région amazonienne, mais ils ne parvinrent jamais à les dominer (Deler, 1983 ; Larrea 2006).

L'énorme réseau commercial sur le long des côtes péruviennes et équatoriennes, avec sa prolongation vers les plages d'Amérique Centrale, avait son centre de gravité sur la Côte équatorienne, grâce à la pêche et à la fourniture des coquillages *Spondylus*. Tout comme les métaux, comme l'or, l'argent ou le cuivre, les tissus, les pierres précieuses et d'autres articles pouvaient acquérir une fonction à caractère commercial et les coquillages *Spondylus* faisaient partie d'un groupe qui ne répond pas à de telles considérations puisque leur fonction était essentiellement religieuse (Oberem, 1989 ; Salomon, 1996).

## **2.2 Une période de changements: d'une région éloignée à un centre économique national**

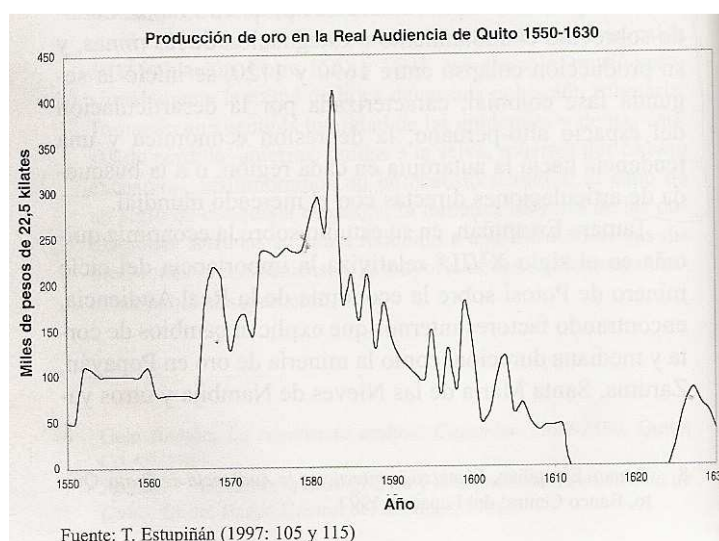
### **2.2.1 La conquête espagnole et le dépeuplement**

La conquête espagnole eut lieu de 1492 à 1570 et il s'agit d'une époque de violence effrénée, dirigée contre les peuples indigènes d'Amérique. L'une des principales conséquences fut la diminution démographique de la population américaine, bien que la mortalité était supérieure dans les Caraïbes et dans les terres chaudes et humides par rapport aux régions d'altitude avec des températures tempérées (Larrea, 2006). Dans les zones tropicales la chute démographique fut de l'ordre de 58% (Acción ecológica, 2002). En 1570, on estime qu'entre 30 et 50% des habitants avaient été anéantis (Deler, 1983 ; Larrea, 2006). La diminution démographique fut beaucoup plus importante dans la région côtière qui avait une population nombreuse et très productive (Salomon, 1996). Parmi les causes

de cette diminution drastique on peut citer les épidémies, les guerres de conquête, la surexploitation de la main d'œuvre indigène, le travail forcé dans les mines, etc (Oberem, 1989).

Le secteur de l'actuelle province d'El Oro eut une grande importance en raison de la présence du port de Tumbes, un espace stratégique pour la conquête espagnole, dans la mesure où il était l'endroit obligatoire pour l'arrivée des bateaux espagnols en provenance de Panama. C'est ainsi que c'est à Tumbes que commence le chemin des premiers espagnols qui ont pénétré dans l'actuelle province d'El Oro. Au cours de leur périple les conquistadors espagnols découvrent les veines aurifères qui sont présentes sur le versant occidental de la Cordillère des Andes, c'est-à-dire les régions hautes de l'actuelle province. Cela provoqua l'essor de tout le secteur et c'est ainsi qu'en 1573 la couronne espagnole s'approprie par décret les biens de cette circonscription et les attribue à une juridiction de la Tenencia de Gobernacion de Puna, qui dépendait à son tour du Corregimiento de Guayaquil (Salomon, 1996).

Après que l'exploitation initiale de l'or ait diminué ces zones minières furent abandonnées par les conquistadors et leurs habitants (en général des indigènes provenant des « mitas » de Cañar), et il eut un long processus de dépeuplement. La reformation naturelle des forêts qui avaient été coupées au début du siècle, donna naissance à des bois secondaires au cours du 18<sup>ème</sup> siècle (Estupiñán, 1997).



**Figure 2 Production d'or dans la Real Audiencia de Quito 1550-1630**

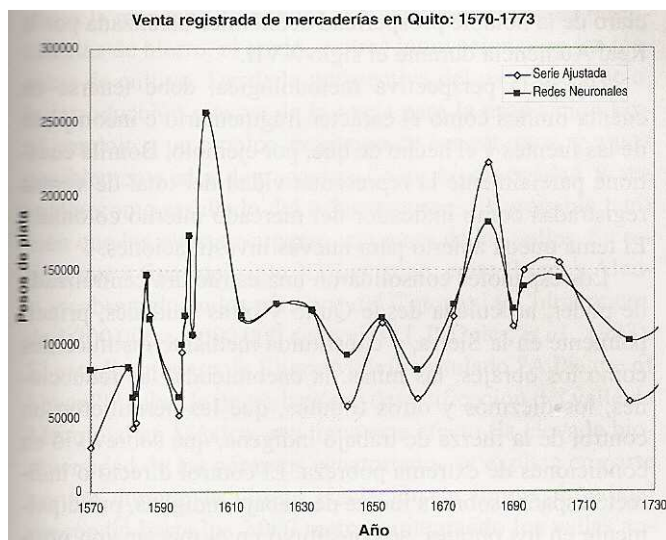
## 2.2.2 La désarticulation régionale et la réorientation de l'économie vers la Real Audiencia de Quito

Au cours des 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, l'économie de la Real Audiencia de Quito fait partie d'un système intégré à niveau régional, dont l'axe était l'exploitation des mines d'argent de Potosí dans le haut Pérou. La contribution de Quito à ce marché régional se devait d'être la production textile. Même si le secteur du textile était le plus dynamique de l'économie coloniale, il avait surtout bénéficié au secteur de l'élevage avec l'augmentation de troupeaux de moutons (Arias, 1989).

Au 18<sup>ème</sup> siècle la production minière de Potosí diminue considérablement, ce qui provoque la désintégration du circuit du marché régional. L'Audiencia de Quito cesse de produire des textiles en grande quantité comme elle le faisait depuis le début et les usines ont alors connu une époque de décadence. La crise s'accroît avec l'introduction de textiles étrangers dans l'espace colonial.

La crise économique ne touche pas seulement l'espace colonial. A cette époque l'Espagne était au milieu de grandes difficultés économiques. La Couronne cherche à collecter plus de tributs et pour le faire met en place ce que la littérature a appelé les « réformes des bourbons ». Ces réformes visaient à améliorer l'économie espagnole et leur principal objectif consistait à obtenir plus de revenus pour le trésor public (Hamler, 1973).

Ces mesures consistèrent essentiellement à : émettre une monnaie de moins bonne qualité (c'est-à-dire avec plus de cuivre). Egalement la légalisation des possessions de terres dans les colonies, avec les « *composiciones* » (l'obtention d'un titre de propriété en échange d'un paiement), la vente de charges publiques et de titres de noblesses, c'est-à-dire de l'argent en échange de faveurs et de privilèges. L'exigence de donations en faveur de la Couronne et des prêtres à des particuliers, à des villes et à des corporations. La rétribution en argent de faveurs, de privilèges et d'autres concessions. La libre circulation de marchandises à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace colonial, avec la suppression des douanes internes. La libre introduction de marchandises européennes en Amérique, surtout les textiles. L'organisation d'un système de transport de marchandises plus moderne et efficace, ce qui provoqua la suppression des flottes de navires et l'amélioration des ports (Arias, 1989).



Source: Larrea 2006 (scanner)

**Figure 3** Venta registrada de mercancías en Quito: 1570-1773

### 3. Essor et crise du cacao: de l'abondance coloniale à la crise républicaine

#### 3.1 *Les prémices de l'essor cacaoyer (1779-1842) : dépendance monétaire, commerciale et manque de main d'œuvre*

Jusqu'au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle la côte équatorienne fut une région périphérique, peu urbanisée, peu peuplée et en 1765 on dénombrait un peu plus de 20 000 habitants, soit à peine 5% de la population de l'Audiencia de Quito. La fonction principale de cette région était de servir de lien entre la région andine dynamique et le marché extérieur. Mais à partir de la moitié du 18<sup>ème</sup> siècle cette région connut une croissance spectaculaire de ses exportations, sa population commença à augmenter et finalement elle devint le nouvel espace dynamique de la Real Audiencia de Quito (Hamerly, 1973 ; Contreras, 1990).

Le principal responsable de « l'essor » des exportations de la Côte équatorienne fut le cacao. Ce produit était cultivé sur la côte du territoire de l'Audiencia de Quito depuis le 16<sup>ème</sup> siècle et son exportation vers les marchés extérieurs commença à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle. Mais jusqu'à la moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, bien que



ses exportations aient été importantes, parmi toutes les exportations de Guayaquil, le volume n'était pas supérieur aux exportations de la région andine qui transitaient par le port et composées essentiellement de pièces de tissu. Le Cacao commence à être un produit majeur des exportations à partir de la crise textile dans les Andes, c'est-à-dire à partir du début du 18<sup>ème</sup> siècle, c'est alors qu'il commencera à jouer un rôle prépondérant dans les exportations du port et dans toute l'Audiencia de Quito (Contreras, 1990 ; Larrea 2006).

L'origine du premier « boom » des exportations est dû à la préoccupation des habitants de la côte qui cherchaient à obtenir une compensation face à la diminution du volume des textiles andins dans la mesure où jusque-là le port de Guayaquil avait été leur principal port de sortie. En effet jusqu'à la moitié du 18<sup>ème</sup> siècle le port avait rempli les fonctions d'être le port d'embarquement et d'entrée du commerce extérieur de la région des Andes et lorsque se produisit la crise textile dans les Andes, les habitants du port durent trouver des fonctions pour justifier son existence. Ils se penchèrent alors vers les produits locaux, favorisant la production pour l'exportation de biens régionaux comme le cacao et le bois.

Une autre raison très importante pour exporter des matières premières fut la stimulation existante en Amérique grâce à la politique fiscale de l'époque qui encourageait la diminution des droits de douane et de *l'almojarifazgo*<sup>17</sup>, ce qui favorisait non seulement la production minière, comme au cours du siècle passé, mais également l'introduction et l'exploitation de « nouvelles » cultures tropicales comme la canne à sucre, le café, le cacao et le tabac, très demandés sur le marché mondial (Contreras, 1990).

Mais il est clair que toutes les régions d'Amérique ne furent pas si bien disposées pour adopter le système économique des « réformes des bourbons ». Toutes les régions économiques ne possédaient pas les conditions naturelles favorables pour les nouvelles cultures ou n'avaient pas les structures sociales et économiques adéquates pour l'instauration d'économies basées sur l'exportation de matières premières. Pour cela il était nécessaire d'avoir de grandes superficies de terrain avec d'importantes ressources hydriques, des voies de communication rapides avec les lieux d'embarquement et une main d'œuvre abondante capable de s'habituer au « nouveau » système de travail exigé par les plantations. C'est pour

---

<sup>17</sup> Impôt douanier qui touche toutes les marchandises qui rentrent et qui sortent des ports. Même si sa valeur était variable durant l'époque coloniale, elle était en moyenne de 5% de la valeur des marchandises. Dans le cas du cacao, il y eut une diminution de 50% de cette taxe (taxe de sortie) sur chaque embarquement.

cela que parmi les régions de prédilection qui ont commencé à devenir importantes on trouve la plaine de la côte équatorienne.

En 1600, la récolte et l'exportation de cacao constituaient un des pourcentages importants de l'activité de l'ancienne province de Guayaquil. Au cours de cette période, l'exportation du cacao rencontrait toute une série d'empêchements légaux, notamment à cause de l'interdiction du commerce entre les Vice-royaumes du Pérou et du Mexique décrétée en 1631, ce qui obligeait à introduire le cacao par voie de contrebande. Les propriétaires terriens et les commerçants de Guayaquil firent sans cesse pression pour que cette interdiction soit abolie, faisant de la Municipalité de Guayaquil le principal instrument de pression. Cette interdiction sera levée en 1774, alors même que seront introduites les réformes des bourbons et encourageait le commerce entre les colonies. A partir de 1779 on assiste au premier grand boom du cacao qui allait durer jusqu'à à peu près 1842. L'exportation de cacao allait alors passer de 56 000 quintaux en 1791 à 105 300 quintaux en 1830, pour représenter 157 256 quintaux en 1843 (Contreras, 1990).

### **3.1.1 La première dépendance monétaire et commerciale**

Comme nous l'avons vu antérieurement, au 18<sup>ème</sup> siècle la région des Andes connut une sévère crise dans le domaine de la production textile, qui était son principal secteur économique. Cette production, qui avait perdu ses marchés traditionnels et qui avait de nombreuses difficultés pour parvenir à s'adapter au nouveau schéma économique mis en place par les réformes des bourbons, vit ses exportations diminuer considérablement. Par conséquent on assista à une diminution aigüe des liquidités, ce qui mena par la suite à une contraction de son économie. Dans les Andes équatoriennes, la crise s'est traduite en désindustrialisation, en désurbanisation et en démonétarisation : la population commença finalement à émigrer vers la Côte qui était une région plus dynamique. C'est-à-dire que dans l'Audiencia de Quito le secteur industriel disparut et au contraire, le secteur agricole des exportations se développa. L'économie de la région à l'intérieur des terres se désactiva et par contre, celle de la zone littorale connut un essor. Finalement, le secteur dont la production était orientée essentiellement dans le marché colonial américain disparut et en contrepartie une production destinée principalement au marché mondial vit le jour. (Arosemena, 1991)

En raison de ce qui a été exposé antérieurement, nous pouvons constater que l'étroitesse du marché local était évidente ce qui poussa la hausse de la production locale à s'orienter vers une commercialisation extérieure.

Un autre des facteurs qui touchèrent l'économie de cette époque, fut l'absence d'une monnaie propre. Une différence notable de l'économie des espaces périphériques de l'administration espagnole en Amérique, avec les grands vice-royaumes du Mexique et du Pérou, fut précisément l'absence d'émission monétaire interne. Cela conduisit à une situation où ces économies ne pouvaient obtenir des espèces qu'à travers les exportations. L'entrée de « devises » signifiait ainsi l'entrée de l'unique monnaie disponible pour les transactions internes. Cette orientation vers le marché extérieur et la rupture des liens économiques avec la région andine provoqua une désarticulation profonde et prolongée sur le territoire de l'Audiencia de Quito et dans l'Equateur actuel (Arosemena, 1993).

A cette époque, au niveau de la commercialisation du cacao, on dépendait essentiellement des commerçants de Lima (Contreras, 1990) : ceux-ci étaient propriétaires des capitaux et ils étaient les contacts clés sur les marchés extérieurs. Surtout ils étaient les propriétaires des embarcations idéales pour les longues traversées. Ces commerçants de Lima réussirent à transformer les commerçants de Guayaquil en de simples « fondés de pouvoir » qui à leur tour entretenaient un réseau d'intermédiaires qui achetaient, parfois avec de simples opérations de troc, la production de petits planteurs ruraux<sup>18</sup>, tandis que les grands producteurs et les producteurs intermédiaires<sup>19</sup> de cacao vendaient directement leur production aux commerçants de Guayaquil (Contreras, 1990).

C'est ainsi que fut mise en place une structure selon laquelle au fur et à mesure que l'on montait dans les niveaux de la commercialisation, les bénéficiaires étaient de plus en plus élevés, mais, en même temps, ceux qui les percevaient étaient moindres. De cette façon l'élite marchande de Guayaquil devint une instance intermédiaire entre les producteurs locaux et le grand commerce de Lima. Cette

---

<sup>18</sup> Contreras, C. 1990 Francisco de Requena dénonçait en 1774 les abus des intermédiaires dans le commerce de cacao avec les producteurs indiens de Machala: "La mesure avec laquelle on achète le cacao a Machala s'appelle « almud », c'est arbitraire et cela dépend de ceux qui vont commercer avec les indiens, ceux-ci n'ayant pas de juge qui puisse fixer la mesure sont victimes de la tromperie des intermédiaires: Ils font passer quatre « almudes » pour un chargement et en général ils importent un chargement et demi".

<sup>19</sup> Contreras, C. 1990 Certains producteurs de taille moyenne furent même victimes de l'usure provoquée par les capitaux commerçants et déjà en 1784 on demandait la création d'une banque destinée à sauver les producteurs, qui pourrait fixer un prix minimum pour le cacao.

situation eut comme conséquence la dépendance de la structure productive locale par rapport aux capitaux fixés à Lima, ce qui diminuait les possibilités d'accumulation locales dans la mesure où une bonne partie des bénéfices dégagés par les exportations partaient vers Lima (Arosemena, 1991).

Au cours de cette période la production de cacao était produite par quelques propriétaires terriens qui ne parvinrent pas cependant à avoir un niveau de monopole de la production, et qui partageaient le panorama avec ce qui semble être de petits et moyens producteurs, dont le rôle aurait pu être beaucoup plus important. Cependant au fur et à mesure que de nouveaux secteurs furent incorporés à la production de cacao, les grands domaines fonciers commencèrent à se généraliser.

### **3.1.2 Possession et concentration des terres**

Entre 1780 et 1800 on estime que les petits et les moyens producteurs jouèrent un rôle prépondérant dans la possession des terres, puisque le mécanisme d'appropriation des terres consistait à dénoncer des territoires sans propriétaires qui étaient à portée de main d'un large secteur de la population. En outre, il suffisait de mettre en marche des cultures, ce qui ne demandait pas de gros investissements, afin qu'ils deviennent des terrains privés appartenant à des sujets possédant des capitaux (Contreras, 1990).

En ce qui concerne les grands propriétaires, la Couronne avait imposé des entraves pour freiner leur expansion illimitée sur les terres indiennes communales, mais ces entraves seraient bientôt mises hors d'état et ces nouveaux marquis de la terre allaient s'approprier des terres indiennes communales sans rencontrer de gros problèmes. Cette pratique se généralisa ensuite après l'indépendance. Dans les secteurs cacaoyers qui se trouvaient alors localisés dans les zones de Machala, de Palenque, de Baba et de Pueblo viejo, les grands domaines fonciers commencèrent à devenir la forme dominante de la possession des terres (Chiriboga, 1989).

Les zones qui furent récemment incorporées aux productions eurent tendance à produire et à favoriser la concentration de terres, comme à Balao et Tenguel. Dans ces terres où la production était une longue tradition, la petite et la moyenne propriété eurent tendance à se maintenir comme c'est le cas des vieilles zones productives de Babahoyo, Baba et Palenque (Contreras, 1990).

### **3.1.3 Système de culture des grands domaines fonciers**

L'activité agricole est caractérisée par un aspect extrêmement rudimentaire. Les phases de semis de la culture de cacao se limitaient en général à déboiser la forêt dans des endroits où il y avait eu du cacao sauvage. Dans ces endroits on enlevait les mauvaises herbes et les arbustes afin que le cacao, lorsqu'il tombait, ne se perde pas, et on l'entretenait de telle manière, avec un ou deux nettoyages annuels, que cela permette un meilleur développement de la plante, son libre accès à l'air et au vent. On laissait sur pied les arbres hauts et feuillus pour qu'ils fournissent de l'ombre au cacao (Arosemena, 1991).

Parfois on semait dans des zones proches, en chargeant un semeur de faire le travail, personne qu'on avait engagé auparavant en lui payant une certaine quantité d'argent pour chaque plante livrée en bonne état. Ce qui signifie que cinq ou six ans après la plantation de cacao était prête pour la production et une fois passé ce délai le semeur était rétribué c'est-à-dire payé (Crawford, 1980).

La récolte et les activités périodiques de nettoyage du cacao étaient le travail d'ouvriers journaliers et des esclaves de la plantation, qui utilisaient des machettes et des couteaux comme outils de travail. Ils ramassaient le cacao et le transportaient à dos de mule dans les hangars de la plantation, situés en général à proximité des fleuves où on trouvait également la maison des propriétaires ; cela permettait d'évacuer rapidement le cacao et cela permettait la surveillance patronale pour empêcher le vol du fruit, chose assez fréquente à l'époque. L'activité de séchage n'allait pas au-delà d'une simple exposition du cacao au soleil durant quatre ou cinq jours. Les propriétaires amenaient ensuite tout simplement le cacao à Guayaquil où il était vendu ou remis à des commerçants qui s'y trouvaient et cela semble avoir été la situation durant une bonne partie du 19<sup>ème</sup> siècle (Chiriboga, 1980 ; 1989).

### **3.1.4 Relations Patronales**

Les ouvriers agricoles salariés recevaient 0,60 centimes de peso pour chaque jour de travail contre un « salaire » de 0,05 à 0,10 centimes payés dans les Andes (Guerrero, 1980). Dans la mesure où l'esclavage n'était plus rentable face aux autres alternatives de recrutement de force de travail, les grands propriétaires

terriens de la côte commencèrent à libérer les esclaves pour les embaucher ensuite dans des conditions qui les rendaient vraiment moins onéreux. Le processus productif des premières haciendas de cacao reposait essentiellement sur le travail forcé, qu'il s'agisse d'un travail d'esclave ou semi-salarié (Chiriboga, 1980).

### **3.1.5 Petits et Moyens Propriétaires**

La production de cacao demandait peu de main d'œuvre, et on calcule qu'un travailleur pouvait se charger de mille plantes, qui pouvaient fournir deux mille livres de cacao par an, c'est-à-dire 25 sacs. De cette manière un petit propriétaire avec dix mille plantes, avait seulement besoin de dix travailleurs permanents, qu'il payait 4 pesos par sac selon le marché local, avec un coût de production qui ne dépassait pas les 300 pesos, ce qui lui permettait d'obtenir un bénéfice annuel de 700 pesos. Cela faisait de ces petits propriétaires des personnages avec des revenus équivalents à ceux d'un fonctionnaire d'état de hiérarchie moyenne. Etre un petit ou un moyen planteur fut une bonne affaire sur la côte à la fin de l'époque coloniale et leur apport à la production de cacao fut fondamental dans la région. Entre 1780 et 1787, les petits et les moyens producteurs représentaient 63% des arbres semés. La structure de production de la propriété de cacao consistait alors en très peu de grands domaines terriens avec une production qui, même si elle était importante, ne parvenait pas à monopoliser le marché, à côté de centaines de petits et moyens producteurs, qui produisaient plus de la moitié de cacao et peut être même les deux tiers (Contreras, 1990).

### **3.1.6 Mécanismes de commercialisation**

Tous les producteurs n'allaient pas jusqu'au port pour placer leurs marchandises et les petits producteurs de la région de Machala, Baba et d'autres étaient visités par des intermédiaires qui achetaient sur place la récolte. Le paiement n'était pas toujours réalisé en argent, mais il était parfois réalisé sous forme de troc de marchandises. En général l'intermédiaire imposait les prix et bien souvent il parvenait à acheter à l'avance la récolte. Les producteurs situés près des rives des fleuves qui menaient au port, et qui en général possédaient les grandes propriétés, parvenaient à éviter ce type d'exploitation, mais ceux qui se trouvaient dans l'impossibilité de payer les frais n'avaient d'autre solution que de tomber dans les mains des intermédiaires. A Guayaquil déjà, le produit passait alors aux mains de quelques puissants commerçants qui finalement l'envoyaient vers Acapulco, Callao ou vers la péninsule ibérique (Contreras, 1990).

Le grand producteur de Guayaquil qui vendait sa récolte de cacao directement à Guayaquil recevait en tout et pour tout 12% seulement de la valeur du cacao une fois vendu à Cadix, et dans le cas des petits producteurs qui tombaient fréquemment dans les mains des intermédiaires, le pourcentage était certainement beaucoup plus faible. D'autre part les commerçants restaient avec 64% de cette valeur, la plus grande part correspondant à ceux qui effectuaient le voyage vers les ports européens (48%), une part moindre à ceux qui allaient à Callao (12%) et une partie encore plus petite pour les commerçants et intermédiaires locaux (4%). Le coût du transport correspondait aux 24% restants (Contreras, 1990).

### **3.1.7 La crise du premier essor**

La crise vint certainement de l'élément moteur qui rendit possible la captation de cette force de travail qui fuyait la région andine. Même si cette migration a continué durant tout le 19<sup>ème</sup> siècle, il semblerait qu'elle se soit faite à un rythme relativement lent, tout au moins entre 1850 et 1870, cela eut comme effet d'un côté la consolidation de l'agriculture et de la paysannerie qui se consacrait à des activités artisanales, et d'un autre la mise en marche de mécanismes concertateurs par les grands propriétaires des Andes intéressés par la possibilité d'immigrer vers la côte. A cela s'ajouterait la chute démographique produite par la présence systématique de maladies infectieuses-contagieuses qui allaient ravager la côte dans les décennies des années quarante, comme par exemple le cas de la fièvre jaune (Contreras, 1990).

Face à cette situation, les grands propriétaires terriens réagirent de manière multifacétée, allant jusqu'à l'abandon des plantations et leur remise à des administrateurs et à des majordomes, jusqu'à la vente des plantations et à des efforts redoublés pour soumettre la force de travail avec une législation particulièrement violente contre les travailleurs (Chiriboga, 1989).

## **3.2 *Le véritable essor du cacao 1880-1924 : l'Equateur dans le monde est un pays cacaoyer***

A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle se produisit une très forte demande de cacao, dû à la Révolution Industrielle en Europe ce qui permit au pays d'augmenter ses exportations de cacao équatorien à partir de 1880 (Crawford, 1980). Favorisé avec

la nouvelle technologie dans la construction de bateaux qui baissait le coût du transport, les exceptionnelles conditions naturelles du port de Guayaquil et son système fluvial, le climat favorable au développement du fruit et les conditions internes de production, le pays vit son volume de vente de cacao multiplié par 22,7 entre 1850-1860 et 1920-1929. Cela créa une bourgeoisie exportatrice qui contrôlait les terres, la banque, les maisons d'exportation, quelques industries et le secteur des services (Valarezo, 2001).

Le réseau fluvial, l'accessibilité aux transports, les terrains aptes à la culture et le climat ont déterminé l'existence d'un certain nombre de zones susceptibles d'être mises en production et parmi ces secteurs nous avons la zone d'Arriba qui correspond à tout le bassin hydrologique bas du fleuve Guayas, la zone de Balao située au sud de Guayaquil, la zone de Machala située tout de suite après au sud de Balao sur l'étroite marge plane qui se trouve entre la cordillère et la mer, et la zone de Manabí et d'Esmeraldas. La zone d'Arriba produisait deux sortes de cacao : le « superior de cosecha » ou « Arriba Superior », récolté au cours de la saison des pluies (de mars à avril) et le « Epoca » ou « Arriba Corriente », produit en saison sèche et moins chaude de mai à janvier. Le cacao supérieur de récolte était le plus apprécié par les fabricants de chocolat pour son goût amer et ses qualités d'amande. La zone de Balao produisait un cacao légèrement inférieur en qualité connu comme « Balao », la zone d'El Oro produisait le cacao « Machala » dont la qualité était inférieure à ceux cités précédemment. Le cacao « Caráquez », d'une qualité identique à celle de « Machala ». Chacun de ces cacaos avait un prix différent, le plus cher étant le « Arriba Superior » et les moins chers le « Machala » et le « Caráquez ». La zone d'Arriba possédait environ 52% des arbres du pays et produisait un peu plus de 60% du cacao, tandis que la zone de Balao produisait entre 12 et 15% et celle de Machala la même chose (Chiriboga, 1980).

### **3.2.1 La concentration de terres et les limites de la propriété des haciendas**

La situation favorable du cacao équatorien sur le marché mondial conduit à la création et à l'extension de grands domaines fonciers consacrés au cacao (Guerrero, 1980). Le processus de transformation de la structure agraire entre 1840 et 1900 sur la Côte équatorienne « est un processus violent qui voit la naissance de la grande propriété, l'appropriation de terres dans les mains d'un noyau réduit et l'expulsion d'une grande quantité de petits et moyens et même de



grands propriétaires » (Chiriboga, 1980). Ceci conduisit à une structure productive très concentrée, à la mise en production de nouveaux secteurs et à une capacité renouvelée de soumettre d'importants groupes de travail à un processus productif.

Les mécanismes décrits pour cet objectif furent multiples et nous allons signaler les plus importants. Un des mécanismes les plus utilisés fut l'expansion des limites vers des zones occupées par de petits propriétaires qui ne possédaient pas de titres de propriété des terres qu'ils cultivaient et ils étaient tout simplement expulsés. De la même manière l'achat ou la vente aux enchères de terres communales appartenant aux indiens du littoral, lesquels devaient ensuite abandonner leurs terres. On a également utilisé l'appropriation frauduleuse de terres publiques, de terres de l'Eglise, en expulsant les petits propriétaires qui y étaient établis et qui finiraient pour la plupart comme ouvriers journaliers et semeurs des nouveaux propriétaires, avec le système de « concertaje » ou d'emploi pour dettes (Crawford, 1980 ; Chiriboga, 1989).

D'autres mécanismes pour l'appropriation des terres des moyens producteurs et parfois de grands producteurs furent les prêts hypothécaires avec des taux d'intérêt usuriers. Ces prêts permirent de vendre par la suite de nombreuses propriétés endettées : c'est ainsi que la vieille aristocratie coloniale foncière disparut, laissant place à un nouveau groupe qui se faisait l'étendard d'un nouveau schéma accumulatif. Ce nouveau noyau était constitué par des commerçants de Guayaquil, des hommes fortunés liés au commerce ou par des immigrants récemment arrivés (Arosemena, 1991).

Les grandes plantations de cacao se formèrent le long des fleuves et des affluents, avec comme limite naturelle et en général comme seule limite connue les rivières. Les limites de la propriété, à l'intérieur, avançaient sans que le propriétaire lui-même les connaisse, sauf grâce à la localisation d'un autre ruisseau. Il était courant qu'un propriétaire au fur et à mesure qu'il avait besoin de terres s'approprie des territoires situés aux alentours. A ces deux mécanismes décrits, nous pouvons rajouter la remise de terrains vagues ou abandonnés à partir de la révolution libérale, la plupart des adjudicataires étant des propriétaires ou des commerçants du secteur ou de Guayaquil. C'est ainsi qu'à la fin du siècle la côte équatorienne avait l'aspect d'un espace très concentré et monopolisé par une oligarchie comprenant environ 20 familles qui possédaient plus de 70% de la terre productive dans les districts cacaoyers d'alors (Crawford, 1980 ; Chiriboga, 1980).

Il existait une multipropriété, en se basant sur la publicité que certains propriétaires faisaient concernant leurs terres dans la « Guía Agrícola » commerciale et industrielle de la République de 1909. Sur un total de 46 propriétaires fonciers qui payaient pour passer une annonce, 3 indiquent qu'ils sont propriétaires d'entre 4 et 8 haciendas et 13 indiquent qu'ils en possèdent entre 2 et 4. Cela laisse déjà entrevoir une concentration de la propriété très importante (Guerrero, 1980).

Parmi les familles qui se remarquèrent le plus à cause de leurs importantes possessions de terres nous trouvons les Aspiazu et les Seminario. Les Aspiazu, originaires d'Espagne et établis en Equateur en 1800 parvinrent à avoir 59 domaines agricoles avec une extension de 150 000 ha. La famille des Seminario possédaient 35 propriétés pour un total d'1 000 000 d'hectares (Arosemena, 1991) qui étaient réparties géographiquement et se trouvaient essentiellement dans les principales zones cacaoyères du littoral : Arriba et Balao.

Mais par exemple dans les terres de la zone de Balao, les terres allaient plus tard appartenir à diverses sociétés de capitaux allemands formés par Don Enrique Seminario, après la faillite de la firme Seminario Frères (1904) à Paris, due à une spéculation financière durant la guerre des Balkans. Alors que se limitait la possibilité que la population paysanne puisse accéder et acheter des terres, sauf dans des zones sèches et improductives, les salaires relativement hauts de la plantation de cacao dans le domaine foncier agirent comme des aimants pour favoriser la prolétarisation (Chiriboga, 1980).

**Tableau 1 Principales familles Cacaoyères d'Equateur en 1904**

Famille	Nbre de Propriétés	Estimation (Sucres)	Localisation
Aspiazu	59	3.138.500	Palenque
Seminario	35	3.728.500	Ventanas-Balao
Morla	27	2.340.000	Balao-Milagro
Burgos	24	1.405.000	Catarama
Puga	17	3.930.000	Puebloviejo
Avilés-Pareja	16	2.598.000	San Juan
Durán Ballén	6	1.900.000	Bababahoyo
Parodi	6	2.815.000	Balao
Caamaño	2	3.250.000	Balao

Source : Arosemena, G. 1991. El fruto de los dioses vol1  
Réalisation: Cepeda, D.

### **3.2.2 L'arrivée d'une autre variété et le début de la perte de qualité**

L'unique variété cultivée dans le pays jusqu'en 1890 était le cacao national (*Theobroma Nacional*), cultivé dans les zones planes, c'est-à-dire dans des zones

où les sols sont francs avec une bonne quantité d'humus et une haute capacité de rétention d'eau, situés près des fleuves. Mais, en raison de la forte demande, les propriétaires terriens furent poussés à chercher une nouvelle variété de cacao qui mûrisse plus vite, produise plus et se développe dans des terrains en hauteur, dans la mesure où le cacao national ne pouvait pas être cultivé dans les collines. C'est à partir de cette année là que Don Seminario introduit le cacao « Vénézuélien » qui permet de débiter la culture dans les zones de collines, puisque cette plante a des racines qui vont plus profondément et sont plus grosses. Au cours de cette décennie, des centaines de milliers d'arbres furent plantés. Des nouvelles variétés vinrent également du Vénézuéla et de Colombie, et on prit l'habitude d'appeler tous ces cacaos exotiques le cacao « Vénézuélien » (Crawford, 1980). Ce qui produira plus tard des plaintes des acheteurs en raison d'une détérioration de la qualité et qui placera l'Equateur en situation de rivalité avec les producteurs les plus importants de l'époque.

### **3.2.3 La migration comme le foyer d'un processus moteur sur la Côte**

C'est aux alentours de 1880 que débute une augmentation relativement importante de la population de la côte en raison des migrations qui proviennent de la région andine, notamment des provinces de l'Azuay, de Cuenca et de Cañar. Le secteur de Balao avait accueilli un important contingent en provenance du Canton Santa Elena. Il y eut deux types de migration : a) La première, une émigration « libre », qui semble composée essentiellement de familles indiennes, relativement jeunes, qui vendent leurs propriétés s'ils en ont et qui partent vers la côte. Ces familles viennent pour la plupart des communautés libres de la région andine. b) Le deuxième type de migration fut une émigration forcée. Cette émigration forcée consistait à emmener des familles entières, dont nombre d'entre elles étaient des familles de travailleurs dans les domaines fonciers de la région andine. Cela se faisait avec un accord avec le propriétaire, probablement en payant les dettes que ces familles avaient « contractées » et en indemnisant les propriétaires. Une variante est l'envoi pur et simple de recruteurs dans les Andes afin d'embaucher de la main d'œuvre, en payant les frais de voyage et en offrant des primes spéciales. On calcule qu'une force de travail de 35 000 personnes (y compris femmes et enfants qui travaillent également en tant que salariés) travaillaient dans les domaines fonciers des zones cacaoyères, ce qui fait une moyenne de 3 802 plants de cacao par travailleur. Les propriétaires terriens répartissaient leurs travailleurs selon les époques de récolte, en maintenant un minimum de travailleurs dans la plantation pour assurer les travaux de nettoyage et de glanage.

Il était courant que les Seminario emmènent leurs travailleurs dans le secteur de Balao pendant la période de la récolte, puis les renvoient dans les plantations d'Arriba (Chiriboga, 1980 ; 1989).

### **3.2.4 Rapports sociaux de production**

#### *a. Les semeurs*

La première situation fait référence à la mise en production des nouvelles plantations cacaoyères, qui en même temps constituait un processus d'expansion de la frontière agricole. Pour cela le propriétaire payait pour qu'on sème sur un territoire déterminé, qui en général n'était pas cultivé auparavant et fixait un certain nombre de plants de cacao à implanter. Ce contrat<sup>20</sup> était fait avec un travailleur adulte, en général marié et avec des enfants, et on incluait toutes les conditions contractuelles, y compris le montant du rachat (Guerrero 1980, Chiriboga, 1980).

Le semeur défrichait la forêt tropicale, nettoyait le terrain, préparait les pépinières et plantait les souches, cultivait des arbres pour leur donner de l'ombre et soignait le plant de cacao jusqu'à ce qu'il soit en conditions de produire régulièrement. A ce moment, le propriétaire rémunérait le semeur en le payant entre 20 et 40 centimes de sucre pour chaque plan de cacao qui produisait. Entre le moment du contrat et le paiement s'écoulait une période d'environ 6 ans (Guerrero, 1980).

La forme de travail des semeurs ou défricheurs est une modalité d'appropriation d'un revenu différencié en produits, qui dans ce cas était représenté par des arbres de cacao en pleine production. Mais pour la subsistance et la reproduction de la famille, elle se base sur deux éléments : les cultures qui sont réalisées pour une consommation personnelle et les avances sur salaire que le propriétaire terrien payait au semeur et les déduisant du paiement final (Crawford, 1980 ; Guerrero 1980 ; Chiriboga, 1980).

Entre le processus de travail pour la constitution de la plantation et la forme du travail du semeur existe une logique économique et technique. La longue période entre le défrichage et la première récolte importante plusieurs années plus tard, le

---

<sup>20</sup> Les contrats de rachat étaient enregistrés dans les "registres de propriété" cantonaux et avaient force légale.

besoin de cultiver des plantes destinées à faire de l'ombre au cacao sont mis à profit par le semeur pour effectuer d'autres processus productifs temporaires ou permanents, tandis qu'il cultive le cacao en même temps.

Durant la première année de culture, on défriche et on brûle pour pouvoir semer les plants de cacao au début de la saison des pluies, du maïs, du manioc, de la banane et quelques arbres fruitiers ou pour le bois qui servent à faire de l'ombre à la future plantation de cacao (Guerrero, 1980 ; Chiriboga, 1980).

Au cours de la deuxième année, on désherbe pour entretenir la plantation et on obtient également les récoltes de manioc, de maïs et de banane. C'est dans cette période qu'on installe un deuxième cycle du maïs (Guerrero, 1980).

A partir de la troisième année et une fois obtenues les récoltes du maïs et de manioc, on laisse dans la plantation les bananiers, le cacao et les arbres fruitiers qui feront de l'ombre. Alors que durant la quatrième année on arrache la plupart des bananiers, et on laisse la plantation en libre croissance jusqu'à ce qu'on la remette au propriétaire (Guerrero, 1980).

#### *b. Les ouvriers journaliers*

La seconde période commence lorsque les plantes chargées de fruits, rachetées au préalable, étaient livrées au soin d'ouvriers journaliers. Ces derniers étaient obligés d'effectuer l'entretien des plantations, essentiellement le nettoyage et la récolte. Pour cette dernière on utilisait des équipes qui défrichaient, récoltaient, ouvraient la cosse de cacao et la faisaient sécher, avant de mettre le cacao en sac pour son expédition par voie fluviale vers le port de Guayaquil (Guerrero, 1980, Chiriboga, 1980 ;1989) .

Les ouvriers journaliers recevaient un salaire d'environ un sucre par jour pour leur travail. Il ne semble pas qu'il ait existé une variation entre 1900 et 1920. Il s'agissait en général de travailleurs célibataires, fils de paysans dépossédés ou des migrants originaires de la zone andine. En outre, l'ouvrier journalier pouvait demander des avances monétaires pour des travaux futurs à réaliser. Cela donnait lieu au *concertaje*, ce qui permettait au propriétaire terrien de retenir la force de travail. Le travailleur endetté était donc dans l'impossibilité de rompre sa relation professionnelle tant qu'il n'avait pas payé sa dette. L'endettement était une forme de manifestation du contrôle (monopole) du propriétaire terrien sur les moyens de

production et de subsistance. C'est sur ce monopole qui se fondait la relation de domination qui liait la famille du travailleur directement au domaine foncier et qui permet l'appropriation d'un revenu en produits et en travail (Guerrero, 1980, Crawford, 1980).

Il existe des données qui permettent d'affirmer que les paysans recevaient quelques surfaces agricoles et de pâturages sur des terres qui n'étaient pas utilisées pour des cultures permanentes, afin que la reproduction économique de la famille ne s'effectue pas uniquement avec le salaire de l'ouvrier journalier (Guerrero, 1980).

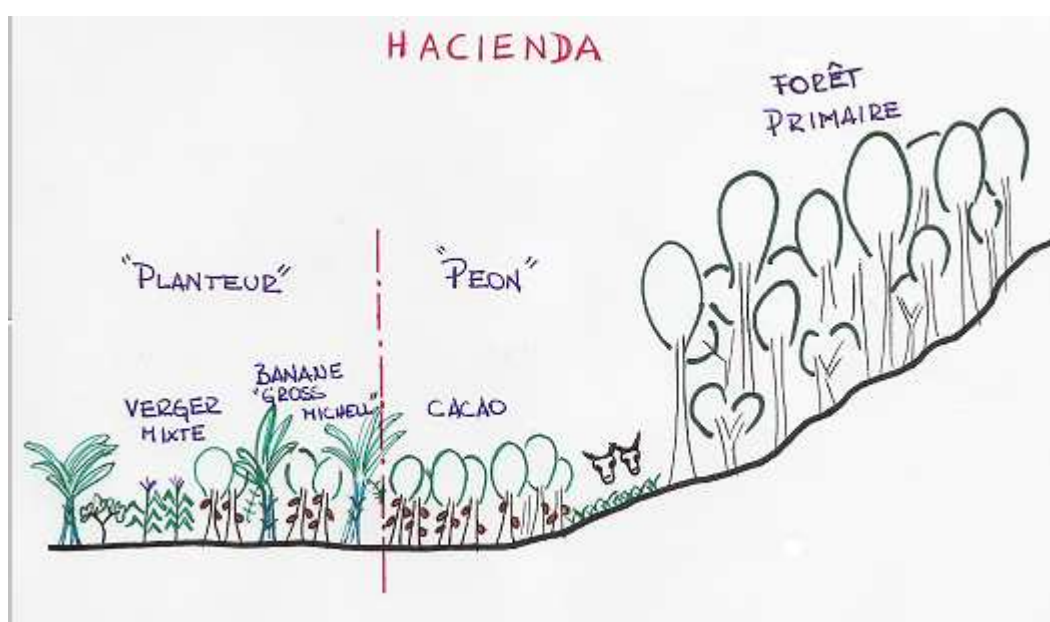


Figure 4 Paysage de la zone d'étude vers 1900

### 3.2.5 Le système de culture des domaines fonciers de l'époque

#### a. La plantation

L'existence des rives fluviales, le réseau fluvial et l'humidité déterminaient la zone productive jusqu'en 1880, dans la mesure où lorsqu'on trouvait du cacao naturel ou sylvestre, on chargeait un agriculteur de préparer ces plantations, du nettoyage, de l'abattage des arbres, etc. Après ces travaux réalisés et une fois la plantation prête pour la production, il était rétribué par le propriétaire des terres, à raison de 10 à 20 centimes par plante (Guerrero 1980 ; Chiriboga, 1980). Les semis se réalisaient dans les zones aptes pour la production, en prenant en compte la présence de cacao sylvestre. Dans ces endroits étaient réalisés tous les travaux

de défrichage, d'abattage des arbres, de nettoyage général du secteur choisi, et on ne laissait debout que les grands arbres pour qu'ils fassent de l'ombre aux plants de cacao. Ensuite on réalisait des semis de riz et de banane, le premier comme une culture annuelle destiné à la subsistance du travailleur et le deuxième comme fournisseur d'ombre pour que les petits plants de cacao ne se « dessèchent » pas, alors qu'ils étaient en train de se développer et dans la mesure où leurs racines étaient encore superficielles. S'il n'y avait pas suffisamment d'arbres pour faire de l'ombre, on en plantait (Crawford, 1980 ; Arosemena, 1991).

Les graines de cacao étaient prises des meilleures cosses qui étaient obtenues dans la plantation. Elles étaient semées dans une pépinière spéciale, le « lechuguin », jusqu'à ce que les plants se développent un peu et ensuite on les passait dans le secteur habilité. Les petits plants semés maintenaient une distance entre eux qu'on appelait « les rues », et qui n'étaient rien d'autre que ces espaces qui restent entre les plants. Ces espaces ne restaient pas vides, mais ils étaient utilisés pour d'autres cultures, notamment les bananiers qui fournissaient de l'ombre. Lorsque les plants de cacao avaient grandi et qu'ils atteignaient approximativement la taille d'un mètre, on abattait les bananiers et l'ombre était fournie par des arbres plus feuillus, comme le *matapalo*, qui avait alors déjà grandi suffisamment pour être capables de faire de l'ombre. Le temps qui s'écoule entre le choix de l'aire et la plantation des petits plants est d'environ huit mois. La plantation a lieu au cours de l'époque des pluies, afin que la petite plante dispose de suffisamment d'eau. Deux ans et demi après, l'arbre commence à fleurir et ses fleurs sont coupées pendant les deux années suivantes. On coupe également les branches basses afin que la sève de l'arbre se concentre dans sa partie la plus forte. En outre, on réalise chaque année des travaux de nettoyage pour faciliter une constante aération des plants. La cinquième année, les plants donnent leurs premiers fruits, mais c'est seulement la sixième ou la septième année que les arbres commenceront à produire régulièrement. Les outils utilisés sont très rudimentaires, en général il ne s'agit que de machettes, de pioches, de pelles et de crochets. Ces derniers consistent en un long bâton avec une pointe semi-circulaire métallique destiné à nettoyer les parties hautes des arbres (Chiriboga, 1980; 1989).

#### *b. Nettoyage et entretien des cacaoyers*

Le cacaoyer peut produire durant une période s'étendant entre 60 et 80 ans et on connaît des cacaoyers qui ont vécu plus de 100 ans. Le coût de la mise en production des arbres est donc infime si l'on prend en compte que la dépense initiale sera amortie sur une période si longue de temps. Une fois indemnisé, le

cacao passe sous l'administration directe du propriétaire terrien, qui ne se préoccupe alors que de préparer les récoltes qui auront lieu en deux étapes : une petite récolte en décembre et la grande entre avril et juillet, selon la zone.

Pour ces deux récoltes ils réalisent des travaux, c'est-à-dire l'essartage et le nettoyage des plantations en coupant toutes les plantes, les arbustes, les mauvaises herbes autour des arbres de cacaoyers. Le travail réalisé par des petites équipes, dirigées par un contremaître. On attribue l'essartage et le nettoyage d'une certaine surface par jour de travail, sous la surveillance d'un membre de l'équipe de direction du domaine. Ce travail est généralement réalisé deux fois par an, un mois avant la récolte. La taille avait lieu une ou peut-être deux fois par an, c'était un travail de taille fait sans soin particulier, visant à enlever toutes les branches latérales de l'arbre en hauteur que l'homme pouvait atteindre avec une machette. Cela donnait comme résultat des arbres hauts à grandes cimes. D'autres activités importantes à réaliser avant la récolte étaient « decucunar » et la « deshija ». « Decucunar » ou « desparasitar » les plantes consiste à enlever tous les insectes, les moisissures et autres parasites qui poussent sur les plantes. La « deshija » était destinée à nettoyer les alentours du plant de cacao, de sorte à former un cercle large et propre autour du plant. Le soin avec lequel ces activités étaient réalisées avait une influence notable sur la récolte et le rendement des plants (Chiriboga, 1980).

### *c. La récolte du cacao*

Deux récoltes principales avaient lieu, une en décembre, celle de Noël et l'autre, la grande, entre avril et juin. Ces récoltes étaient le résultat des pluies principales de la zone, les premières ayant lieu en juin et en juillet et les deuxièmes en décembre. Le cacao passe de l'étape de fleur à cosse en cinq mois. Outre ces récoltes il y avait des récoltes partielles qui avaient lieu chaque mois, qui étaient connues sous le nom de « rebuscos », les glanages. Le rendement moyen par plant de cacao était approximativement d'une livre de cacao par an ou de 10 quintaux<sup>21</sup> pour mille plants en état de production normale (Chiriboga, 1980 ; Crawford, 1980).

On formait des équipes de travail, connues sous le nom de « palancas ». Ces équipes étaient formées par quatre ou cinq batteurs, un ramasseur, un sécheur, un ouvrier et un conducteur de mules, qui était chargé d'emmener les graines de

---

<sup>21</sup> Quintal : mesure équatorienne qui représente 46 kilogrammes.



cacao vers les hangars, toujours sous l'autorité d'un contremaître qui était chargé de surveiller un certain nombre d'équipes. Les hangars étaient situés face à la maison principale du domaine foncier et près de du fleuve pour assurer une surveillance et un envoi rapide du produit. Dans ces hangars le cacao était préparé pour le transport et la vente. Le travail de séchage était à la charge de travailleurs spécialisés qu'on appelait « tendeleros », qui se chargeaient tout d'abord de mettre le cacao durant deux ou trois jours sur les séchoirs ; ensuite, ils l'éparillaient pour qu'il se sèche au soleil et finalement ils le couvraient la nuit avec des feuilles de banane ou des planches de zinc pour le protéger de la pluie. Chaque hangar de séchage avait besoin d'au moins 10 « tendeleros ». Lorsque le cacao était prêt, après 6 à 8 jours de séchage sur le séchoir, il était mis dans des sacs en jute et transporté au bord du fleuve où les embarcations le transportaient à Guayaquil. Le salaire que recevait un ouvrier journalier variait entre 80 centimes et 1,50 sucres selon les secteurs, l'offre de la main d'œuvre et même le propriétaire (Chiriboga, 1980 ; Guerrero, 1980)

#### *d. Les outils*

Les outils et installations utilisés au cours de tout ce processus productif étaient très simples : machettes, bouts de bois, séchoirs, scies à tailler. Tous, à l'exception de la partie métallique des machettes et scies à tailler, étaient fabriqués dans l'hacienda. Les frais réalisés par les propriétaires terriens, à part des embarcations et les sacs étaient très bas. Le coût de production était pratiquement réduit à la paye des ouvriers journaliers et des semeurs (Guerrero, 1980 ; Chiriboga, 1980).

### **3.2.6 Coûts de production et bénéfices dans les plantations cacaoyères**

Le processus de travail tel qu'il avait lieu dans les haciendas et les plantations de cacao était, en général, simple et peu développé. La production profitait de la fertilité naturelle des sols et de l'absence de maladies jusqu'en 1914 (Guerro, 1980).

Deux circonstances peuvent être remarquées dans le processus de production du cacao, circonstances qui impliquaient différentes relations entre le propriétaire et la force de travail.

On employait une moyenne d'un travailleur pour 3 800 plants. On estime que les domaines fonciers qui produisaient du cacao employaient environ 15 000 travailleurs, ce qui devait représenter une population atteignant les 70 000

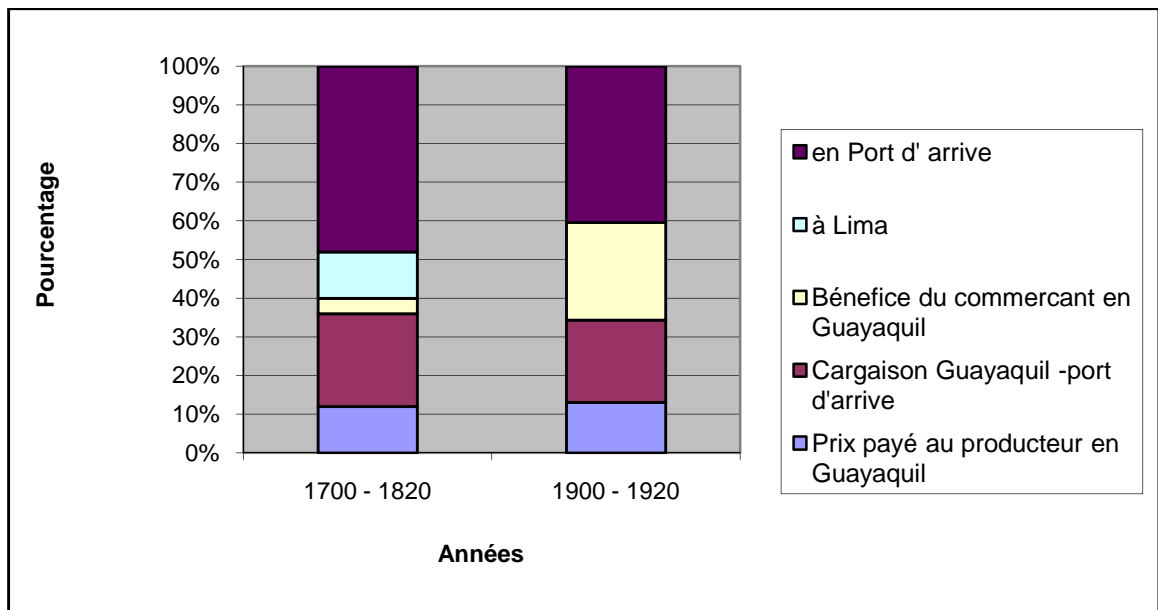
personnes, si nous prenons comme accepté le fait que chaque travailleur avait une famille d'environ 5 personnes. Les propriétaires terriens contrôlaient et dominaient donc une proportion élevée de la population totale de la Côte (Chiribogan 1980 ; Guerrero, 1980).

L'information récoltée par les historiens (Chiriboga, 1983 et Guerrero, 1981) permet d'établir que le coût de production moyen de chaque quintal de cacao était de 7,29 sucres, avec un rendement de 10 quintaux pour 1 000 plants de cacao. Il semblerait que ce montant soit demeuré stable entre 1895 et 1922, même à partir de 1914, cela se doit en grande partie au gel des salaires des travailleurs agricoles durant toute la période. Il ressort de ce coût que 89,8% correspondait au salaire et 10,2% à l'amortissement des outils et des équipements. Ce sac de cacao était vendu au port de Guayaquil entre 20 et 25 sucres, durant la période de plein essor. En moyenne les planteurs de cacao recevaient un bénéfice se montant à environ 65 % sur la valeur totale des exportations de cacao à un prix moyen en vigueur annuellement, ce qui représente un taux de bénéfice extraordinairement haut, qui a permis aux grands planteurs de cacao de se constituer de grandes fortunes très rapidement. En prenant comme exemple l'achat de terres dans la zone de Balao et de Naranjal au cours des cinq premières années du 20<sup>ème</sup> siècle, de la part des commerçants de Guayaquil comme les Parodi et les Seminario (Guerrero, 1980 ; Chiriboga, 1980 ; Arosemena, 1991).

Mais une fois que le cacao était reçu à Guayaquil, il restait peu de jours dans le port, puisqu'il était rapidement embarqué vers les centres de consommation (Etats-Unis ou Europe). Le cacao avait été auparavant séché à nouveau et placé dans des sacs spéciaux pour le transport maritime. Ce travail était réalisé par des portefaix nommés « cacahueros » et qui constituaient des équipes au service des maisons exportatrices. L'exportation rapide du cacao vers le marché mondial n'exigeait donc pas de coûteuses installations, de rassemblement et de stockage (Arosemena, 1991).

Le cacao était acheté localement à un prix qui dépendait étroitement des marchés à Londres, où il oscillait entre 56 et 60 sucres le quintal durant l'âge d'or. La différence entre les 20 et 24 sucres qui correspond au prix du cacao à Guayaquil et le prix international était divisé entre les divers agents commerciaux qui opéraient sur le marché mondial, qu'ils soient européens, nord-américains ou locaux. 38% du prix final du cacao allaient au propriétaire foncier et à ses travailleurs, 40% était divisé entre les agents commerciaux locaux et métropolitains, 25% étaient

destinés à des impôts fiscaux et 10% distribués répartis entre le coût de transport et de gestion (Chiriboga, 1980 ; Arosemena, 1991).



Source : Contreras, 1990 et Chiriboga, 1980  
Réalisation: Cepeda, D.

**Figure 5 Comparaison de la désagrégation du prix final du cacao entre les années 1700 et 1900**

### 3.2.7 Le rôle de l'Etat

Le boom du cacao a bénéficié d'une aide importante de l'action de l'Etat, ce qui a approfondi le modèle agro-exportateur de l'Equateur. Ainsi, l'amélioration du port de Guayaquil en 1870, l'installation du système de télégraphes à partir de 1882 qui assurait une communication rapide entre l'Europe et les Etats-Unis, l'établissement en 1885 de la monnaie nationale (Sucre)<sup>22</sup>, qui permit d'améliorer les transactions. A signaler en outre la réduction des taxes à l'exportation en 1891. Finalement l'abolition de la dime fut une autre mesure qui impliquât un coup de pouce important à l'augmentation de la production de cacao, car non seulement on éliminait une charge importante qui diminuait les revenus des propriétaires d'haciendas cacaoyères, mais on enlevait toute limite aux possibilités

<sup>22</sup> La fondation du Banco Central del Ecuador date de 1868 mais le gouvernement de l'époque dépendait pour ses finances publiques des avances et des prêts des banquiers de Guayaquil. Cela aida considérablement la côte à s'affirmer comme centre économique du pays.

d'investissements plus importants pour augmenter la surface cultivée avec la « graine d'or » (Acosta, 2003 ; Arosemena, 1991, Crawford, 1980).

### **3.3 La crise du cacao et son effet national**

La dynamique agro-exportatrice du cacao dans le pays résidait dans le marché international où les producteurs, les exportateurs et les banquiers de Guayaquil jouaient un rôle périphérique. La situation fut favorable pour la production équatorienne, tant que certaines conditions furent remplies : la production mondiale croissait à un niveau similaire à l'augmentation de la consommation mondiale. L'Equateur produisait une partie importante du cacao mondial et l'économie des pays consommateurs était en pleine croissance. Tant que ce contexte se maintint, les prix du cacao dans le marché international augmentèrent et, de cette façon, les élites dominantes du pays en tirèrent profit.

#### **3.3.1 Les différents aspects de la crise**

Le cycle du cacao qui commença à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, s'acheva brutalement entre 1920 et 1925. A cette époque, l'Equateur qui avait exporté 50 000 tonnes de cacao en 1920, vit ses exportations baisser de manière drastique pour arriver à 32 000 tonnes en 1925 et à 10 000 tonnes en 1930 (Arosemena, 1991).

Aux environs de 1910, l'Equateur fournissait entre 50% et 25% de la production mondiale et, au cours de toute cette période, le prix du sucre était très bas au niveau mondial, l'Equateur recevait donc un revenu de monopole (comme principal fournisseur de la demande mondiale, il put imposer un prix supérieur, un prix de monopole, ce qui permit aux plantations équatoriennes d'avoir ce type de revenu) (Chiriboga, 1980).

Les grandes entreprises qui avaient le monopole du chocolat et leurs maisons commerciales s'intéressèrent au développement de la production dans les colonies anglaises en Afrique, comme un mécanisme afin de faire baisser les prix<sup>23</sup> et une rupture des revenus de monopole qu'ils versaient jusqu'alors. Ils parvinrent à acheter des grandes quantités de cacao à des prix très inférieurs à ceux qu'ils obtenaient en Amérique du Sud. Déjà en 1908 la production des colonies

---

<sup>23</sup> Au début des années 1920 les revenus issus des ventes de cacao diminuèrent radicalement : en 1920 le prix du produit passa sur le marché de New York de 1,23 dollars la tonne à 0,55 dollars et à 0,26 dollars en 1921.

africaines représentait 30% de la production mondiale, alors que l'Equateur produisait environ 16%<sup>24</sup> (Crawford, 1980).

Avec l'augmentation de concurrence en Afrique Occidentale Britannique et au Brésil, l'Equateur augmenta la production en créant ainsi un excès sur la demande mondiale, et les zones de Machala et de Manabi perdirent donc de leur importance dans les récoltes annuelles. Le même phénomène se reproduisit plus tard dans la zone de Balao, provoquant une baisse des prix mondiale et le spectre des exportations équatoriennes devenait de plus en plus hors de proportion (Crawford, 1980).

La première guerre mondiale (1914) causa de forts réajustements de marché, modifiant le cours des exportations vers le marché nord-américain et abandonnant le marché européen, ce qui entraîna une diminution de la demande de cacao, mais ne mis pas un terme à l'augmentation de la production dans le pays. L'augmentation des prix du sucre sur le marché mondial, qui rien qu'en Angleterre allaient augmenter de 53% entre 1913 et 1920, obligea l'industrie du chocolat à rechercher des cacaos qui n'avaient pas besoin de mélange de sucre très important comme par exemple avec le cacao vénézuélien et en général avec d'autres types de cacao qui ont un contenu aromatique moins important (Chiriboga, 1989).

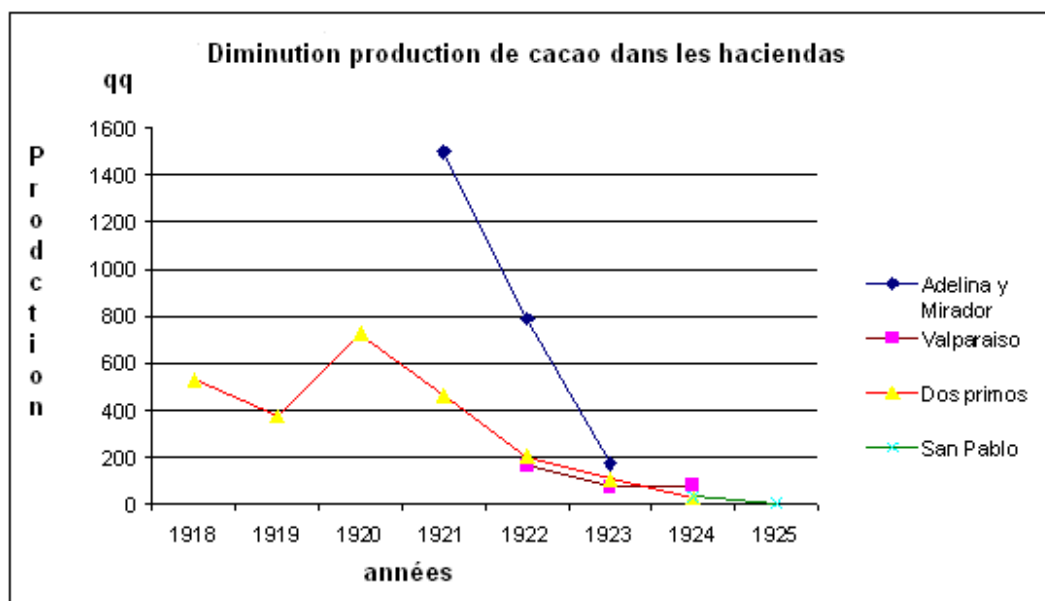
Avec les conditions favorables provoquées par l'humidité et le caractère rudimentaire de la culture du cacao, la maladie du champignon nommé « Monilia » (*Monilia royeri*) qui était déjà présent le long de la côte équatorienne en 1914, toucha principalement la zone du sud, et d'une récolte record de 211 872 quintaux en 1916, on arriva à 90 000 quintaux en 1919 (Crawford, 1980).

A partir de 1922 apparut la maladie du « Balai de Sorcière » (*Crinipellis pernicioso*) dans plusieurs domaines cacaoyers du district du sud. Cette maladie allait commencer à causer de gros problèmes dans les plantations, entraînant une forte réduction des récoltes. Dans la zone de Balao, la récolte semestrielle allait baisser de 32 466 quintaux à 2 532 quintaux (Crawford, 1980). Comme on peut le voir dans la figure 6, le nombre de quintaux récoltés dans les haciendas

---

<sup>24</sup> En 1894 l'Equateur produisait 28% du cacao mondial ce qui le plaçait au premier rang mondial des pays producteurs tandis que les colonies britanniques produisaient 24%. La croissance de la production britannique en Afrique se doit en grande partie à la politique coloniale qui obligeait les agriculteurs à produire du cacao pour acquitter leurs impôts monétaires.

productrices indique une forte baisse. Mais l'effet des maladies allait être beaucoup moins grave dans la zone d'Arriba en raison de la moindre humidité dans l'environnement (Arosemena, 1991).



Source : Rapport de James Borer au ministre de l'intérieur le 3 juillet 1925 cité par L.N. Dillon, *La crisis económica financiera del Ecuador, 1976, 1927* in Arosemena, 1991.  
Réalisation: Cepeda, D.

**Figure 6 Production de cacao des haciendas (exemple du sud de l'Équateur)**

### 3.3.2 Conséquences et effets de la crise

Lorsque la crise s'aggrava, la réaction fut de chercher d'autres produits qui pourraient remplacer le cacao comme le café, le riz, l'ivoire végétale et le sucre. Cependant, ni les prix, ni le volume produit par tous ces nouveaux produits d'exportation n'allaient être suffisamment importants pour remplacer les revenus produits par l'essor du cacao. Par conséquent les ouvriers journaliers et les semeurs commençaient à être renvoyés en grand nombre, la force de travail étant réduite au minimum dans les haciendas et les plantations. Quelques uns restèrent sur les terres des propriétés pour s'occuper des cultures de subsistance ou cultures vivrières (Chiriboga, 1980).

Avec le déclin des plantations de cacao dû aux maladies et à l'incapacité de les remettre à flot, en ajoutant la baisse des prix sur le marché mondial, un grand nombre de propriétaires abandonnèrent progressivement leurs propriétés, tandis que d'autres propriétaires perdirent leurs propriétés en raison d'hypothèques qu'ils